

Chronique de l'Institut

Lionel Groulx, ptre

Volume 11, Number 1, juin 1957

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301829ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301829ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Groulx, L. (1957). Chronique de l'Institut. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 11(1), 143–152. <https://doi.org/10.7202/301829ar>

CHRONIQUE DE L'INSTITUT

Notre numéro de juin

Quelques-uns de nos lecteurs se sont inquiétés. La *Revue d'Histoire* serait-elle morte? Point de no de mars. Qu'on se rassure. Le no de mars est en route. Il sera livré à la poste d'ici peu de temps. Les dix ans de la *Revue* exigeaient une Table analytique ou un Index général. A nos abonnés, nous ne voulions pas demander une souscription pour une livraison qui nous coûtera plus cher que les autres. Le no de mars contiendra l'Index général de nos dix premières années. Mais la composition d'un Index est tâche ardue. Voilà pour expliquer le retard à paraître du no de mars. En attendant, voici celui de juin 1957; il paraît à la date précise. Le sommaire et la qualité des articles, et voire le rajeunissement de la couverture de la *Revue* indiquent, croyons-nous, la bonne santé de notre œuvre et sa volonté ferme de s'élan- cer vers une autre décade avec autant d'entrain qu'aux jours de 1947.

Réunion générale de l'Institut (29 avril 1957).

Notre Réunion générale de 1957 aura, croyons-nous, également témoigné de notre vitalité. Elle a eu lieu le 29 avril dernier. La « Fondation Lionel Groulx » organisait, pour ce soir du 29, une célébration du dixième anniversaire de l'Institut et de sa *Revue*. Il convenait de fixer la Réunion à la même date.

Elle eut lieu à l'Hôtel Windsor (Montréal), au salon Prince de Galles, mis généreusement à notre disposition par le président de l'Hôtel, notre bienfaiteur et ami, M. Maxime Raymond. Les deux séances de l'avant-midi et de l'après-midi se déroulèrent selon le rite coutumier. Rapport des finances plutôt satisfaisant; discussion sur la *Revue*. A propos de la rubrique des « Livres et revues », souhait de quelques-uns pour une critique plus accom- modante, mais option plutôt unanime pour une critique libre, laissée à la discrétion du collaborateur compétent. C'est, du reste,

l'avis du directeur. Rapport des sections: sept ont tenu à présenter des rapports élaborés: sociétés historiques de Montréal, de Québec, du Saguenay, de la Côte-du-Sud, de Rigaud, du Nouvel-Ontario, d'Amos. On nous pardonnera de ne pas résumer ici ces « Rapports », la plupart d'un texte fort élaboré. Notons pourtant — et ce n'est pas là compliment officiel — la diligence au travail de toutes nos Sociétés d'histoire régionales et le perfectionnement de leurs méthodes de recherche.

La séance de l'après-midi, toujours la plus goûtée, nous réservait la présentation et la discussion de trois études intéressantes: l'une, très fouillée, du Rév. Frère Robert Sylvain: *Gavazzi à New York*, qu'on aura pu lire plus haut; une deuxième du P. René Baudry, c.s.c.: *Les rapports de d'Aulnay et la Compagnie des Cent-Associés*, travail d'un expert que nous publierons en notre livraison de septembre; une troisième étude de Mgr Olivier Maurault, étude d'actualité en ce 3e centenaire de l'arrivée des Sulpiciens à Ville-Marie: *La venue des Sulpiciens au Canada*.

A M. George F. G. Stanley l'on avait demandé d'exprimer, en un bref discours, l'opinion ou le sentiment d'un Anglo-Canadien sur les dix années d'existence de l'Institut et de la *Revue*. Le professeur de Kingston s'acquitta de sa tâche avec sa générosité d'esprit coutumière. « La *Revue*, avoue-t-il, a largement dépassé mes espérances et surpasse mes prédictions. » Il fallait une sorte de parallèle à *Canadian Historical Review*, une source de renseignements indispensable aux historiens anglo-canadiens intéressés au fait canadien-français. La *Revue* leur inspira d'abord quelques craintes. Vivrait-elle? N'allait-elle pas donner dans la propagande nationale ou nationaliste? M. Stanley rend hommage, après dix ans passés, aux promesses tenues par les fondateurs de l'Institut:

A sa première allocution présidentielle, en 1948, Monsieur le Chanoine disait: « Certes, l'Institut d'Histoire de l'Amérique française n'est pas une œuvre de propagande nationale. Et pour ma part, aussi longtemps que je serai directeur de la *Revue*, j'en écarterai impitoyablement toute étude ou tout article qui paraîtrait s'inspirer de cet esprit. » Monsieur le Chanoine n'a pas dévié de cette ligne de

conduite. Le caractère rigoureusement scientifique de la Revue a été et reste toujours, à mon avis, l'une de ses plus grandes valeurs.

Notre ami trouve à féliciter tout particulièrement la *Revue* de sa fidélité à ses fins premières; elle ne s'est pas laissée tenter, comme *Canadian Historical Review*, par l'histoire mondiale; elle s'est limitée à l'histoire du Canada et à celle de l'Amérique française: originalité qui en fait, en même temps, l'intérêt. Ceux qui doutaient de la possibilité de grouper autour de l'œuvre une équipe d'historiographes compétents, pourront retenir cette constatation opportune: « liste impressionnante que celle des auteurs qui ont collaboré aux divers numéros de la *Revue* ». M. Stanley souhaiterait, en chaque livraison, plus de compte rendus de livres, d'ouvrages en langue anglaise notamment, plus de compte rendus d'articles de revues se rapportant à l'histoire du Canada français: bibliographie qui « serait d'une grande utilité aux étudiants de langue anglaise désireux de travailler sur ces sujets. » Et le bref discours se terminait par cet hommage:

Puis-je terminer en offrant mes plus sincères félicitations au directeur et au personnel de la *Revue*. Sans leur ardeur sans bornes et désintéressée, la *Revue* n'aurait jamais pu survivre. A ceux-là les historiens des deux langues rendent aujourd'hui un tribut d'admiration bien mérité.

La soirée du 29 avril

Le chroniqueur qui signe ces pages ne se sent pas tout à fait à l'aise en cette dernière partie de sa chronique. La Fondation Lionel Groulx, pour toutes sortes de raisons valables, s'était vue empêchée de fêter à la date précise d'octobre 1956, le dixième anniversaire de l'Institut. Elle voulut se reprendre à la fin d'avril 1957. A la célébration de l'anniversaire, la pensée lui vint de joindre un hommage au fondateur. De là l'embarras de celui qui écrit ces lignes. La « Fondation » aura fait les choses magistralement. Au soir de notre Réunion générale, plus de 500 convives, venus de toutes les parties de la province et même de l'extérieur, ont pris place dans la grande salle de banquet de l'Hôtel Windsor. A la table d'honneur s'alignent de hautes personnalités: son Eminence le Cardinal Léger, huit évêques, le représentant du

gouvernement de Québec, l'honorable Paul Sauvé, ministre de la jeunesse et du bien-être social, le délégué du maire de Montréal, un représentant de l'Université Laval et de l'Université de Sherbrooke, le recteur de l'Université de Montréal, le président de l'Académie canadienne-française, des représentants du monde de la finance et du commerce. Dans l'auditoire on remarque cette atmosphère de cordialité qui a toujours régné en nos réunions générales.

Je résume les discours, et seulement, bien entendu, en ce qui eut trait à l'œuvre de l'Institut. Me Joseph Blain, président de la « Fondation », en précise nettement les fins. Il l'avait déjà fait, si l'on se souvient, à notre Réunion de 1956. Il croit bon d'insister.

Conçue d'après une formule plutôt nouvelle notre corporation s'est fixé comme objet fondamental de favoriser l'étude de l'histoire du Canada français et de tout le fait français en Amérique. Promouvoir l'avancement et la diffusion de la science de l'histoire dans ce cadre particulier, telle est la fin précise recherchée. Pour y parvenir efficacement, il a paru nécessaire d'établir un centre de recherches, d'une part, et de créer, d'autre part, un fonds dont les revenus rendraient possibles de solides initiatives de soutien. Vous voyez aisément, mesdames et messieurs, pourquoi, dans la poursuite de ce but, elle a d'abord songé à aider l'Institut d'histoire de l'Amérique française.

Le président profite de la soirée pour lancer officiellement la souscription, et il rappelle l'objectif que ses collègues se sont imposé: « recueillir un avoir de l'ordre de \$100,000 ». Après un an à peine cet objectif est déjà à demi atteint. Au surplus, la « Fondation » est d'ores et déjà en possession de son siège social. En outre, détail à ne pas négliger, tout souscripteur pourra recevoir « une attestation utilisable en fonction de l'impôt ». Me Blain qui entend justifier les projets de la « Fondation », insiste sur le rôle de l'histoire en la vie de tout peuple, et sur la nécessité de venir en aide aux historiens. L'heure est à la recherche en tous domaines, à l'équipement de tous les laboratoires:

Alors, croit-on vraiment qu'il soit dans l'ordre de pourvoir, et non sans raison, les autres laboratoi-

res des équipements et perfectionnements les plus modernes et d'abandonner à des moyens de fortune les travailleurs de la pensée qui se consacrent à la tâche indispensable d'écrire notre histoire? A-t-on réellement le droit d'exiger d'eux qu'ils se contentent d'un sort indigne de la haute mission qu'ils accomplissent? Si ce labeur souvent ingrat ne peut être vraiment fécond que lorsque poursuivi dans l'indépendance et le désintéressement, la simple équité ne commande-t-elle pas qu'un meilleur réconfort leur soit garanti?

Au président de l'Institut revenait la tâche de souligner à son tour la signification de cette soirée, ce déplacement de tant de personnes et de si hauts personnages pour une œuvre d'humble apparence et pour un anniversaire qu'on eût pu croire anodin. Je donne son explication :

D'aucuns se seront étonnés, non sans motifs, de cette célébration. Fêter le dixième anniversaire d'une revue, phénomène pour le moins inattendu, en un pays, où je l'ai déjà dit, il meurt encore plus de revues qu'il ne s'en fonde. D'où serait venue cette idée bizarre? Trop fréquemment, à tort ou à raison, l'on a reproché aux nôtres, leur impuissance à mettre debout quoi que ce soit d'un caractère vraiment scientifique, et par conséquent, notre absence en des secteurs culturels où tout peuple un tant soit peu cultivé, se doit de figurer. Pour nos amis de la Fondation, ceux-là mêmes qui vous ont convoqués, ce soir, et qui ne sont pas, que je sache, des esprits chimériques, l'Institut d'Histoire de l'Amérique française nous aurait libérés de l'une de ces indigences. L'Institut aurait réussi à mettre au monde une œuvre d'un type véritablement universitaire: une revue d'histoire scientifique, œuvre indispensable en tous milieux et en toute culture, s'il est vrai qu'un peuple ne méprise son passé qu'à ses dépens et encore en quelque crise de myopie intellectuelle.

L'œuvre a-t-elle vraiment répondu à l'attente du monde intellectuel et des spécialistes en histoire? Le président apporte sa réponse. Premièrement une série de témoignages choisis parmi les plus marquants adressés à l'Institut et à sa *Revue* au cours de ses dix ans d'existence, témoignages qu'on aura pu lire en quel-

ques-unes de nos livraisons. Tous attestent le caractère universitaire ou scientifique de notre *Revue d'Histoire*. Ajoutons cet autre témoignage non équivoque : l'expansion de la *Revue*, non seulement au Canada, mais encore à l'étranger :

Vous la trouverez à la Bibliothèque de Londres, à celle d'Oxford. Tout récemment, le British Museum nous en requérait une collection complète. Vous trouverez la *Revue* à la Bibliothèque Nationale de Paris, à la Bibliothèque des Facultés catholiques de Lyon, à Lille, à la Bibliothèque du Vatican, à celle du Collège Canadien. Vous la trouvez encore en six ou sept de nos ambassades : à Paris, à Rome, à Bruxelles, à Genève, à Buenos-Aires, à Rio de Janeiro. La *Revue* a des abonnés ou fait échange en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Suisse ; elle a un abonné en Afrique, à l'Institut des Hautes-Etudes de Dakar ; elle en a au Mexique, au Venezuela, en Colombie, à Bagota, aux Antilles, à Haïti, à la Martinique. Sa diffusion la plus étonnante, la *Revue d'Histoire de l'Amérique française* l'a peut-être obtenue où l'on le soupçonne le moins : chez nos voisins des Etats-Unis : Universités, bibliothèques, sociétés historiques. J'ai une telle envie de vous infliger la liste de ces abonnés que je n'y résiste pas. Et la voici :

The Library of Congress, Washington
 The New York Public Library
 University of Washington Library
 Harvard College Library
 Columbia University Library
 State University of Iowa Library
 University of Rochester Library
 University of California Library
 University of Chicago Library
 University of Notre Dame Library
 University of Utah
 Indiana University
 Louisiana State University Library
 Marquette University Memorial Library
 University of Michigan General Library
 University of Virginia Alderman Library
 Gonzaga University
 The Newberry Library, Chicago
 Michigan State University

Detroit Public Library
 Woodstock College Library
 American Antiquarian Society, Worcester
 Pennsylvania History, The Editor
 The State Historical Society of Wisconsin
 Minnesota Historical Society
 Smith College Library, Northampton
 Assumption College Library
 The Catholic Historical Review, Washington
 Huntington Library and Art Gallery, San Marino,
 [Calif.

Comme quoi nos voisins s'intéressent au fait français, autant pour le moins qu'en certaines parties de notre pays, gagnés sans doute aussi, par le caractère indubitablement scientifique de notre œuvre.

Le président se devait de payer un tribut d'hommage à tous les collaborateurs de l'œuvre, en particulier à ceux de la *Revue*. Il n'a pas fondé seul l'Institut; il partage ce mérite avec d'autres, en particulier avec les professeurs d'histoire canadienne de nos universités. Il rend également un très particulier hommage aux responsables de la « Fondation Lionel Groulx », fondation qui témoigne si excellemment du prix que l'on attache à l'Institut. Qui sont donc ces « responsables » ? Le public a le droit de les connaître. Les voici :

D'où nous est venu cet appui à la fois si solide et si généreux ? Vous l'aurez noté : d'un petit groupe d'amis, quatre au plus, que personne n'est allé chercher ni solliciter, quatre professionnels très occupés, très pris par leur profession, leurs affaires, point historiens chevronnés, pas même académiciens, et qui, en outre, ont la réputation d'hommes sérieux. Depuis dix ans, ils nous ont vus à l'œuvre. Cette œuvre, il leur a paru qu'en notre petit monde intellectuel, elle jouait un rôle assez conséquent, un rôle resté vacant jusqu'ici. Et ils ont pensé qu'en assurer la survie, serait faire action méritoire.

Permettez qu'en dépit de leur modestie, non selon le cliché « bien connue », mais bien mal connue, permettez que je vous les présente l'un après l'autre. Le premier, le président Maître Joseph Blain, un ancien président de l'ACJC, dans les années 1920.

C'est bien lui qui, un jour de 1923, suivi de toute une jeunesse pleine d'allant, gravissait l'entrée du parlement d'Ottawa, ce panthéon où en des niches ou pendues aux murs, s'étaient, peintes ou sculptées, nos gloires les plus pures et quelques autres. Et qu'allait faire là le chef de file de cette jeune troupe ? Vous ne le devineriez jamais. Il allait porter, offrir au président des Communes qui l'allait recevoir solennellement, le buste d'un grand mort, étonné peut-être de se trouver en pareil lieu : le buste de Dollard. Et je crois entendre les mâles paroles du jeune président : « En entrant dans le parlement de la Nation, Dollard rappellera à nos compatriotes d'autre race, de quelle histoire nous sommes, et au souvenir de ce que nous a coûté le droit de vivre en ce pays, la loyauté de nos associés politiques comprendra le prix que nous attachons à l'intégrité de notre héritage. » Depuis lors, l'ancien chef de l'ACJC, resté fidèle à lui-même, n'a jamais cessé, quoique de façon discrète — peut-être trop discrète — de prodiguer son appui à toutes les bonnes causes. Comme tous ses confrères du barreau, il plaide vigoureusement, cela va de soi, pour la veuve et l'orphelin, sans se défendre pourtant d'un faible très prononcé pour l'enfance miséreuse. Et c'est par quoi il est devenu, auprès du public, le grand avocat de l'Institut d'histoire de l'Amérique française.

Je me tourne maintenant vers le vice-président de la « Fondation », Me Maxime Raymond. Avec lui, c'est cinquante-cinq ans en arrière que je me reporte : en l'année 1901-1902. Je revois un petit séminariste de 3e année de théologie, qu'on a promu, hélas, sans lui demander permission, assistant-professeur de rhétorique. A de grands garçons dont il dépasse à peine l'âge, il enseigne bravement du latin, voire du grec et, dans la langue de saint Thomas, quelques cours d'initiation à la philosophie, sans autre diplôme que celui de son incompétence. Parmi ces grands garçons, je distingue un trio d'amis : un être d'élite, presque aérien, Emile Léger, oncle de notre Cardinal, mort prématurément ; puis, un futur mousquetaire du journalisme qui va bientôt faire parler de lui, Jules Fournier ; et le troisième, un jeune collégien d'une rare distinction de tenue et d'esprit. Je n'ai pas

besoin de vous le nommer. De cette distinction, il n'a jamais dérogé, même s'il fut député et chef d'un mouvement politique. Et lorsqu'il y a quelques années, on réunit les discours de Maxime Raymond, en volume, sur la couverture du livre, un seul titre s'imposa de soi-même aux éditeurs: *Politique en ligne droite*.

Voici le troisième, ce cher Docteur Jacques Genest. Jeune étudiant, déjà on l'aperçoit engagé à fond dans l'étude de nos problèmes nationaux. C'est lui qui, un dimanche de mars 1941, m'amenaît une centaine d'étudiants pour toute une journée d'étude; puis, quinze jours plus tard, autant de jeunes étudiantes, pour m'arracher enfin cette brochure au titre léger: *Paroles à des étudiants*. Aujourd'hui, après des études médicales dans les plus grandes écoles américaines, homme de science, conférencier recherché dans les centres médicaux du Canada et des États-Unis, professeur à McGill, absorbé, en son laboratoire de l'Hôtel-Dieu, par ses recherches maintenant victorieuses sur la pression artérielle, il trouve les moyens de s'intéresser à la pression de l'Institut, et même à celle du président.

Le 4^e membre de la « Fondation », le notaire Charles-Auguste Emond, me tient de trop près pour que je puisse risquer son éloge. Je me contente de dire que, sans lui, je ne saurais peut-être point ce que peut valoir, dans la vie, l'appui d'une fidélité fraternelle.

On me pardonnera de ne rien dire ici de l'allocution trop bienveillante de Son Éminence le Cardinal Léger, non plus que de l'éloquent message du maire de Montréal. Ils s'adressaient au président de l'Institut, mais, en ce dernier, à l'homme, au prêtre et à l'historien. L'Honorable Paul Sauvé eut des paroles très flatteuses à l'égard de l'Institut et même des paroles très prometteuses.

Brillante soirée, a-t-on dit, que celle de ce 29 avril. Rarement, au Canada français, une œuvre intellectuelle aura vu fêter son dixième anniversaire avec pareil éclat. Voilà pour engager les fondateurs et collaborateurs à ressaisir la tâche avec une ardeur nouvelle.

In memoriam

Le 20 mai 1957, le juge Édouard Fabre-Surveyer décédait en sa résidence d'Outremont, avenue Mont-Royal. En lui nous avons perdu l'un de nos membres-correspondants et l'un de nos amis de la première heure. La *Revue* a bénéficié de sa collaboration. C'était une noble figure. Il avait quelque chose de la prestance d'un descendant de grande famille. Homme de loi, longtemps professeur de droit à McGill, ce magistrat a gardé toute sa vie un goût passionné de culture générale. L'histoire l'a très fortement intéressé, en particulier la biographie des grands disparus ou des grands oubliés. Encore, dans les dernières heures de la maladie qui devait l'emporter, il dictait des notes sur un de ses sujets favoris. Il faudra garder bon souvenir de cet homme qui fut l'un des plus dignes représentants de la magistrature en notre pays et un admirable chrétien.

Lionel GROULX, ptre,
*Président de l'Institut d'Histoire
de l'Amérique française*

N.-B. Votre abonnement à notre *Revue* est maintenant échu. Chaque abonnement couvre la période de juin à juin de chaque année. Vous vous ferez, sans doute, un devoir de le renouveler le plus tôt possible.